

UN MOT

En 1910, Tolstoï venait de mourir.

Je publiai dans les Cahiers de Péguy Tolstoï vivant. Depuis, ils sont cinq ou six douzaines d'auteurs qui ont donné, avec fracas, du « vivant » à toute sorte de morts, leurs amis, leurs confrères du clan, leurs mignons, leurs séides ou leurs sicaires. Il y a eu Dada vivant, et Jojo vivant; Apollinaire vivant et Basile vivant; Coco vivant, Tata vivant et Toutou vivant. Les étrangers s'y sont mis: un Italien, non moins fat, moins impudent, ni moins conquérant que les autres, a lancé aux nues un Dante vivant. Le Mussolini: vivant devait suivre et a suivi.

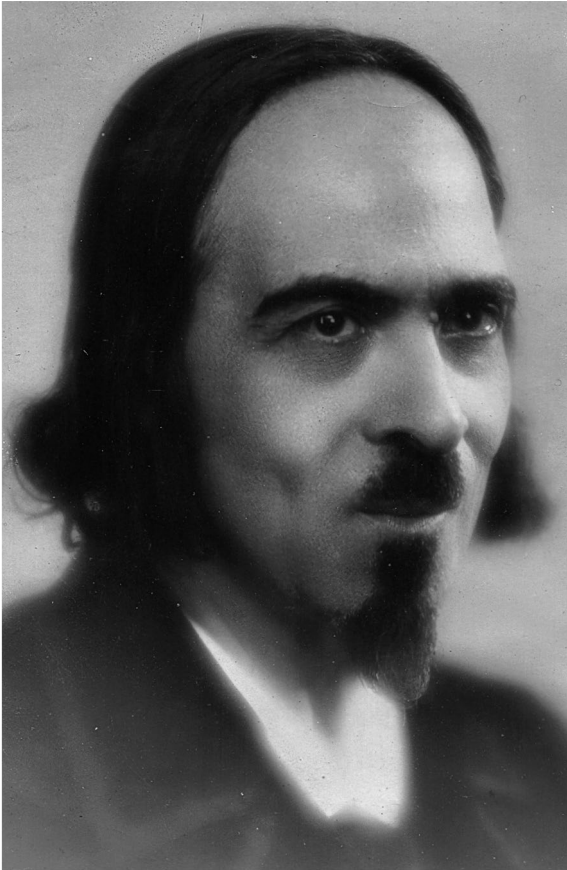
Tous ces nobles pirates, qui m'ont dix fois pillé, sans jamais écrire mon nom, m'ont dérobé ce titre. Pas un ne l'a dit. Pas un même n'a eu la pudeur de m'offrir son livre, qui est à moi, du moins par l'enseigne qu'il me vole.

Ce siècle et les gens de lettres m'ont fait à tout. Or, je n'accepte rien. Mon titre a fait fortune: je sais qu'ils vont m'accuser de leur prendre ce qu'ils m'ont pris.

S'il ne s'agissait que d'un titre et d'un mot, passe encore; mais cette engeance est une meute à cent voix, et depuis trente ans elle est découpée sur ma trace. Je décide ici, ne fût-ce qu'une fois, de ne pas me prêter à l'ballali. J'en découde. (Poursuivons une image sensible au chenil.) Je ne suis plus un daguet. Je ne porte pas de bois sur le front, mais une arme violente dans les yeux; et quand je veux, j'en sais faire usage: ce regard du profond dédain qui perce

*une indigne proie, par ce qu'il la juge, et qui ne l'abat, à la fin, que
pour en rire.*

Mai 1937.



Photographie d'André Suarès © D. R.

I

TOLSTOÏ

1

PEU SONT À SON RANG
NUL AU-DESSUS

Le 10 septembre, Tolstoï a eu soixante-dix ans. Le monde se fût honoré, en faisant de celui-là son jour de fête. Chaque époque a son héros : Tolstoï est celui de la nôtre ; car il est le plus humain de tous les hommes. Pour isolé soit-il, pour peu compris qu'il puisse être, il n'est pas moins le seul homme, où presque tous puissent reconnaître quelque chose de soi, et le seul qui pour chacun ait quelque chose. Une paysanne, un idiot, et même, pour ainsi dire, un chien, une bête, un humble animal, ont quelque lien avec lui, comme Napoléon, une âme d'acier ou un esprit de prince. Le cœur de Tolstoï, et son imagination, sont l'espace le plus vaste qu'il y ait, aujourd'hui, dans le monde ; et ce vieillard est le seul exemple qui nous ait été donné d'une vie sublime. Que sa vieillesse puissante nous est chère : elle est encore la plus belle œuvre d'un poète, à qui l'on en doit de si grandes ; elle est un témoignage merveilleux du cœur en faveur de l'esprit. Celui qui pouvait vivre de gloire n'a plus voulu vivre que de charité. Et celui à qui le génie eût dû suffire n'a pu se contenter à moins de l'amour parfait. Ainsi l'homme, qui était allé le plus loin dans la connaissance des autres, n'a pas désespéré de l'humanité ; mais, au contraire, il y a guéri les doutes

conçus de soi-même. C'est le plus beau triomphe de l'imagination. Il ne sera pas dit qu'elle tue le cœur sou elle, car plutôt elle le ressuscite. Médiocre, elle ruine son homme, et le réduit à la misère, en le forçant à lui tout tourner en pâture, pour la soutenir. Mais, grande et vive, qu'elle est féconde ! En tout, l'essentiel est d'avoir beaucoup plus d'imagination que les autres, et de connaître quel abîme sépare la médiocrité de la plénitude. Il est admirable, enfin, que le même homme ait fait voir qu'il lui a dû d'être l'un des premiers parmi les saints, après avoir été un des premiers entre les artistes.

Qu'elle est touchante la vieillesse consacrée par un grand homme à la sainteté : même débile et presque déchu, au déclin de l'intelligence, elle nous touche. Combien ne nous ravit-elle pas, quand elle est robuste, verte, riche en action, pleine d'œuvres ? Aucun homme ne fait plus honneur à l'homme que Tolstoï. Il est sublime avec simplicité : point d'effort ; c'est l'élan de sa nature qui le porte. Peut-être y en a-t-il eu de plus profonde : de plus large, de plus vaste, il n'en fut pas. Cette nature d'homme est à l'image de son pays : elle n'a ni montagnes perdues dans les nuées, ni océans en tempête, ni profonds abîmes. Mais son horizon est immense, son étendue semble infinie ; toute la terre s'y déroule d'un seul tenant ; et tout le peuple humain y trouve place, mêlé aux autres êtres vivants.

L'incertitude des pensées, ou l'entêtement dans quelques-unes, — peu de vieillards y échappent. La solidité logique est la marque de la vigueur et la santé de l'esprit. Avec les années, Tolstoï semble croître en certitude ; et même gagne en souplesse. Il n'a rien écrit de plus rigoureux que son dernier ouvrage *sur l'Art* ; et de tous les objets à définir, c'est le plus fuyant, et peut-être le plus difficile. Comme ces fortes épaules sur ce large dos, cet esprit est propre à porter toute sorte de charges. Telle en est l'assiette, qu'il ne penche jamais plus du côté où naturellement il incline, qu'il ne s'écarte de celui où il ne veut pas aller. Tolstoï